

« J'ai été élevé par des femmes, avec des récits »

Propos recueillis par Isabelle de Montvert-Chaussy, [Sud Ouest](#), 8 octobre 2021

Mohamed Mbougar Sarr a obtenu le Goncourt 2021 avec « La Plus Secrète Mémoire des hommes », un roman incroyablement ambitieux, unanimement loué par la critique et qui avait été sélectionné pour cinq des plus prestigieux prix littéraires d'automne.

Auteur sénégalais d'expression française, Mohamed Mbougar Sarr, 31 ans, est la découverte de cette rentrée littéraire. Quasi inconnu, sauf des milieux littéraires africanistes, il a figuré dans les premières sélections de cinq grands prix : Académie française, Femina, Médicis (il n'est plus sur la seconde liste), Renaudot. Et Goncourt, avec une résonance particulière puisqu'il préface l'une des multiples rééditions du premier Goncourt noir, le Bordelais René Maran.

Déjà distingué par les prix Ahmadou Kourouma et Stéphane Hessel, ce fils de médecin, né à Diourbel et aîné d'une fratrie de sept garçons, a fait sa scolarité au lycée militaire de Saint-Louis-du-Sénégal avant d'intégrer l'École des hautes études en sciences sociales à Paris, où il vit désormais.

Personne ne peut prévoir une réception aussi bienveillante et enthousiaste. Je suis heureux de cette lumière, mais si ça arrive, ça peut aussi disparaître.

Je n'avais pas conscience d'évoquer tous ces sujets. J'étais parti sur un questionnement, à la fois fort et vague, sur le fait d'être obsédé par la littérature.

C'était une dynamique purement littéraire. C'est en essayant d'explorer cette question que tous ces thèmes se sont révélés.

René Maran résume tout le malentendu : c'est un écrivain noir et sa crainte est que les commentaires ne s'attardent pas sur le texte, sur le talent. Les choses ont changé, mais la tentation existe toujours. Bien que j'en sois, en ce moment même, un contre-exemple! Mais mon livre pose effectivement la question du texte littéraire enseveli. Le piège, c'est de se dire que l'on va détacher le texte de l'écrivain. On est déjà dans le malentendu si on voit ce que l'on veut y voir.

Présence africaine est une maison extraordinaire, avec un catalogue légendaire qui m'a formé dans mes lectures. C'était un honneur de publier chez eux, ils font un pont littéraire entre l'Afrique et l'Europe.

En réfléchissant sur l'histoire de Yambo Ouologuem, j'ai voulu écrire un roman sur le roman. C'est un mélange de fantasme et de fascination, une métaphore. Plus on explore le cas de Yambo Ouologuem, plus on se rend compte qu'au-delà de l'accusation de plagiat et du scandale, il y a une réflexion autour de ce qu'est un auteur africain. Comment sont-ils reçus en France? C'est très ambigu. Il y a une tentation culturaliste et exotisante, on attend d'eux qu'ils abordent certains thèmes, d'une certaine manière. C'est ce périmètre que je voulais interroger, comment un auteur peut être confronté à la fois aux attentes du public et à une stratégie éditoriale.

Assane donne l'exemple d'une acculturation qui semble avoir réussi, mais en réalité, il a conscience d'être possédé par un mécanisme de la colonisation. C'est intéressant de voir à quel moment lui et son frère Ousseynou se rejoignent, bien que l'un soit plongé par l'acquisition d'une culture et l'autre dans la méfiance. Chacun choisit son chemin, aucun n'est meilleur que l'autre.

Roberto Bolaño, un auteur chilien, m'a fait réaliser que je pouvais me permettre certaines libertés et surtout prendre pour sujet la littérature sans que mon livre soit aride. Il a changé ma vie et poussé mon écriture.

J'ai été élevé par des femmes, avec des récits. Ma mère et ma grand-mère avaient la charge de la narration, elles racontaient, c'est ce que j'ai projeté dans mon roman. Mon père venait d'un milieu modeste, il savait ce qu'il devait aux livres. J'ai lu beaucoup de contes, de littérature africaine: Ahmadou Kourouma, Ken Bugul, Malick Fall (« La Plaie » est un texte absolument essentiel). Je lis Balzac avec gourmandise, il y a en lui un tel appétit de narration. J'aime la poésie, Sylvia Plath, Marina Tsvetaeva ; j'aime Dostoïevski pour ses questionnements philosophiques; Faulkner pour cette pure technique de l'éclatement et sa technicité...

Le roman

Sarr développe sa technique des romans polyphoniques et enchâssés. Deux récits se répondent, dont le journal de Diégane, jeune écrivain fasciné par la disparition mystérieuse d'un écrivain, Elimane, et de son roman mythique. Il remonte l'histoire maudite de l'auteur au fil de rencontres extraordinaires et de femmes fortes : Mossane, l'Araignée-mère, la torride Siga, Béatrice Nanga, à la verve aussi généreuse que sa poitrine... Imbriquées dans sa quête, et au fil de plusieurs voix, se déroulent l'enfance et la jeunesse d'Elimane. Au-delà du factuel, Sarr expose la construction de l'homme, auprès de sa mère et des deux frères qui l'ont aimée. L'un, aveugle et attaché aux traditions ancestrales, l'autre attiré par la culture occidentale et les enseignements de l'école française. Malgré leurs chemins divergents, ils composent un seul personnage, métaphore de l'Africain issu de la colonisation. Posé dans notre époque – Diégane écoute Super Diamono et suit la Coupe du monde –, le roman explose pourtant toute notion de temporalité.

« Le piège, c'est de se dire que l'on va détacher le texte de l'écrivain. On est déjà dans le malentendu si on voit ce que l'on veut y voir »

« Roberto Bolaño m'a fait réaliser que je pouvais prendre pour sujet la littérature sans que mon livre soit aride »